

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

Toine et autres contes normands

Maupassant



TEXTE INTÉGRAL

Toine et autres contes normands Maupassant

HISTOIRE D'UNE FILLE DE FERME • LE SAUT DU BERGER • HISTOIRE VRAIE
MISS HARRIET • TOINE • LE PÈRE AMABLE

Joyeux drille, amateur d'eau-de-vie et de bonne chère, le cabaretier Toine est cloué au lit par une attaque de paralysie. Sa femme, qui ne supporte pas son inactivité, l'oblige à couvrir des œufs!

Pour avoir cédé une fois aux appétits de la chair, Rose, une fille de ferme besogneuse, paraît condamnée jusqu'à la fin de ses jours à porter sa maternité comme un fardeau.

Le père Amable, lui, a épargné toute sa vie. Aussi, foi d'honnête homme, son fils ne dilapidera pas ses économies en épousant une fille déjà mère!

Maupassant nous livre six contes et nouvelles de Normandie, tour à tour drôles, émouvants et cruels.

L'ÉDITION

- Réflexion sur le genre: contes ou nouvelles?
- La question du réalisme
- Questions de compréhension et d'analyse
- Transposition des textes à l'écran: les adaptations télévisuelles des nouvelles
- Histoire de l'art: le réalisme en peinture

*Présentation et dossier
par Anne Princen*

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

MAUPASSANT

Toine

et autres contes normands

Présentation, notes, chronologie, cahier photos et dossier par

ANNE PRINCEN,
professeur de lettres

Flammarion

**De Maupassant,
dans la collection « Étonnants Classiques »**

Apparition, in Nouvelles fantastiques (vol. 1)

Bel-Ami

Boule de suif

Hautot père et fils, in Trois Nouvelles naturalistes

Le Horla et autres contes fantastiques

Le Papa de Simon et autres nouvelles

La Parure et autres scènes de la vie parisienne

Pierre et Jean

Toine et autres contes normands

Une partie de campagne et autres nouvelles au bord de l'eau

© Éditions Flammarion, 2007.

Éditions revue, 2015.

ISBN : 978-2-0813-5315-2

ISSN : 1269-8822

SOMMAIRE

■ Présentation	5
Vie et mort d'un conteur de génie	5
Le récit bref : un agrément de la presse quotidienne	10
À la croisée des genres	11
Le monde rural du pays cauchois	14
À l'école de Schopenhauer et de Darwin	17
Contes ou nouvelles ?	19
Effet de clôture, effet de chute	20
L'oralité, la profondeur psychologique : des critères décisifs	22
La question du réalisme	24
■ Chronologie	29

Toine et autres contes normands

Histoire d'une fille de ferme	39
Le Saut du berger	63
Histoire vraie	69
Miss Harriet	77
Toine	100
Le Père Amable	112

■ **Dossier..... 137**

Pour tester sa connaissance des textes **138**

Microlectures **141**

Silence, on tourne! **153**

PRÉSENTATION

Vie et mort d'un conteur de génie

Enfance et études (1850-1869)

Guy de Maupassant naît en 1850 au château de Miromesnil, près de Dieppe. Il est le fils de Laure Le Poittevin et de Gustave de Maupassant, un agent de change récemment anobli. À l'âge de neuf ans, il déménage à Paris avec ses parents et son jeune frère Hervé : son père connaît des revers de fortune et doit y prendre un emploi dans une banque. Très vite, ses parents se disputent – Gustave est infidèle –, puis se séparent. Laure rentre en Normandie et s'installe près d'Étretat avec ses deux fils. De ces scènes de ménage et de cette séparation, Guy concevra un grand scepticisme à l'encontre du mariage.

C'est donc en Normandie que le garçon suit les cours du collège et du lycée. Au contact de ses camarades, il apprend le patois, le cauchois. Il est pensionnaire dans un établissement religieux situé à Yvetot, où il se déplaît profondément : c'est un « couvent triste, où règnent les curés, l'hypocrisie, l'ennui... », écrit-il à son cousin¹. Le petit Guy, élève sans histoires jusqu'alors, devient

1. Lettre à Louis Le Poittevin, avril 1868.

désobéissant et fonde avec quelques camarades une « société secrète » destinée à lutter contre cet ennui qui l'assaille. Prisonnier du petit séminaire, il compose des poèmes qui célèbrent la nature avec un lyrisme très parnassien¹. L'enfant ne rêve que de fuir le pensionnat pour rejoindre le littoral : il se passionne pour l'eau et les tempêtes et harcèle sa mère pour qu'elle lui achète un bateau. Au cours de ses promenades, il aperçoit Corot² peignant en plein air, ou rencontre Courbet³ réalisant *La Vague*. À dix-huit ans, ce bon nageur sauve de la noyade un vacancier qui se trouve être le célèbre poète anglais A.C. Swinburne. Reconnaisant, le rescapé l'invite dans sa chaumière et lui offre une main d'écorché⁴ arrachée à un malfaiteur, un don étrange qui inspirera à Maupassant son premier conte fantastique, « La Main d'écorché ».

Renvoyé par les religieux du petit séminaire d'Yvetot en raison de son indiscipline, il prépare son baccalauréat à Rouen. Dans le même temps, il soumet ses premiers essais, poèmes et contes, à la lecture critique d'un ami de la famille, Gustave Flaubert. L'auteur de *L'Éducation sentimentale* patronnera le jeune homme pendant plus de dix années, une période de formation littéraire difficile mais fructueuse.

1. Le Parnasse est un mouvement poétique qui naît à cette époque autour de Théophile Gautier : en réaction contre le romantisme, il recherche la perfection formelle et prône le culte de « l'art pour l'art ».

2. **Camille Corot** (1796-1875) : peintre paysagiste français précurseur de l'impressionnisme.

3. **Gustave Courbet** (1819-1877) : peintre français, chef de file de l'école réaliste, il rejette la représentation partielle et idéalisée de la réalité propre aux romantiques.

4. En art plastique, un écorché est une statue d'homme ou d'animal représenté dépourvu de sa peau et d'après laquelle les étudiants des beaux-arts dessinent des études.

La triple vie d'un employé ministériel (1869-1880)

Ce n'est pas de littérature que ce jeune bachelier peut vivre pour l'heure. Il se destine à des études de droit mais, à peine inscrit en faculté, il s'engage dans l'armée : la guerre franco-allemande a éclaté (1870) et il rejoint l'intendance à Rouen. Cette expérience déprimante éveille en lui la haine des militaires. Il quitte l'armée un an plus tard pour prendre un emploi subalterne au ministère de la Marine. Après quelques années, il est embauché au ministère de l'Instruction.

Le dimanche, il fuit les ronds-de-cuir de l'administration comme il fuyait naguère les soutanes du petit séminaire, mais cette fois pour rejoindre d'autres plages que celles d'Étretat : « Ma grande, ma seule, mon absorbante passion, pendant dix ans, ce fut la Seine », écrit-il dans son récit *Mouche* (1890). À Argenteuil, Chatou, Bougival et Croissy, il enchaîne parties de canotage sur la Seine et parties de plaisir dans les cabarets et les gargotes où, sous l'œil de Manet et de Renoir, on se grise de vin blanc, de french cancan et de femmes légères. C'est à cette époque que le jeune homme contracte la syphilis¹. Il en ressent les premiers maux à l'âge de vingt-sept ans.

Son emploi au ministère a une vertu : il lui laisse le temps d'écrire. Il demande à sa mère de lui envoyer des sujets de contes, qu'il pourra, dit-il, travailler au bureau ! Mais, à cette époque, il espère tout autant briller dans la poésie et au théâtre, très à la mode au XIX^e siècle. Il écrit et corrige beaucoup, jette l'essentiel de ce qu'il produit et peine à publier ou à faire jouer ce qui reste. Son premier conte, « La Main d'écorché », paraît en 1875.

Fort heureusement, il ne travaille pas seul : quand il ne canote pas sur la Seine, il passe ses dimanches à Croisset, chez Flaubert, un maître fidèle mais impitoyable qui l'exhorte sans cesse à développer

1. *Syphilis* : vérole, maladie vénérienne contagieuse.

son originalité, ou, s'il n'en a pas, à en trouver une. Sous sa houlette, Maupassant apprend à poser un regard précis sur la réalité, à rechercher dans chaque chose qu'il veut décrire ce qu'elle a d'irréductible, de parfaitement singulier, et à trouver le mot juste pour l'exprimer.

Flaubert n'est pas seulement un éducateur providentiel, c'est aussi un entremetteur de choix qui présente son pupille aux plus grands écrivains de son temps : Alphonse Daudet, le romancier russe Ivan Tourgueniev, les frères Goncourt, Joris-Karl Huysmans et Émile Zola. Sans constituer une véritable école, tous ont en commun le désir d'en finir – comme Flaubert – avec l'idéalisme et la sentimentalité romantiques pour décrire le monde tel qu'il est, sans exclure du roman aucun aspect de la réalité, aussi vulgaire soit-il : c'est le réalisme. Certains, comme Zola, poussent cette ambition à l'extrême en donnant à l'écriture romanesque les objectifs et les moyens d'une expérience scientifique. Le roman, devenant « expérimental », sert alors à *démontrer des lois* à l'œuvre dans l'homme et la société qu'il constitue : c'est le naturalisme. Maupassant admire Zola mais maintient ses distances avec le réalisme et le naturalisme : pour lui, l'écrivain n'est pas un photographe et demeure un illusionniste, même si – et surtout si – il veut donner de la réalité une image convaincante. Pour faire vrai, explique-t-il dans la préface de son roman *Pierre et Jean*, il faut donner l'*illusion* du vrai. Néanmoins, il partage le projet de rendre compte du réel avec ce groupe d'écrivains que Zola réunit régulièrement dans sa maison de Médan, près de Paris. Certains d'entre eux décident de publier un ouvrage collectif pour illustrer leur projet réaliste : chacun écrira une nouvelle ayant pour thème la guerre de 1870 et la débâcle française ; l'ouvrage s'intitulera *Les Soirées de Médan*¹. Maupassant est de la

1. Le groupe des *Soirées de Médan* est composé d'un chef de file, Zola, et des auteurs suivants : Maupassant, Joris-Karl Huysmans, Léon Hennique, Paul Alexis et Henri Céard. Tous se rassemblent dans la demeure que Zola possède à Médan pour partager réflexions littéraires et convictions artistiques.

partie et publie un petit récit auquel il travaille depuis quelques mois : « Boule de suif ».

Le succès est énorme. Nous sommes en 1880, année charnière, à la fois glorieuse et tragique pour le jeune écrivain qui, à peine un mois après la parution de « Boule de suif », perd celui qui a guidé jusque-là ses pas en littérature, son ami Flaubert.

Dix ans d'intense création (1880-1891)

Dès cette date, Guy de Maupassant n'est plus qu'écrivain, et se consacre presque exclusivement au récit. Il délaisse son emploi au ministère et fait paraître contes, chroniques de voyage et romans dans la presse.

Avec les revenus de ses publications, il satisfait encore mieux la curiosité du monde qui l'anime. S'il habite toujours Paris, reste fidèle aux bords de Seine et retourne régulièrement à Étretat où il fait construire une maison, *La Guillette*, il se rend aussi en Angleterre et s'envole vers la Hollande dans un ballon qu'il appelle le *Horla*. Il dirige en outre ses excursions vers le sud, séjourne à Cannes et à Menton, achète un yacht qu'il baptise le *Bel-Ami*, effectue une croisière en Méditerranée, visite la Corse, l'Italie, la Tunisie, et passe deux mois en Algérie d'où il rapporte onze chroniques.

Ses voyages le conduisent à Plombières, à Aix-les-Bains et à Châtelguyon, autant de villes thermales où il tente de soigner les effets d'un mal qui progresse inexorablement. Pas une année, dans cette période de création fébrile, sans troubles cardiaques, problèmes oculaires et migraines épouvantables. La syphilis le mène peu à peu à la folie ; il est victime d'hallucinations et de schizophrénie – sa personnalité se fragmente – et la paralysie générale le guette. Nourri par ailleurs de la lecture de Schopenhauer, « le plus grand saccageur de rêves qui ait passé sur la terre », il porte un regard de plus en plus pessimiste sur le monde. Dans

« L'Endormeuse », il s'interroge sur la meilleure façon de se donner la mort et ne parvient bientôt plus à écrire d'autres mots que ceux de son testament.

La fin (1892-1893)

Dans la nuit du 1^{er} au 2 janvier 1892, Maupassant tente de se trancher la gorge dans la chambre de son hôtel. Sauvé par son valet de chambre, il est interné à la clinique du Dr Blanche à Passy, près de Paris, où il meurt après un an de crises, de convulsions et de délire.

Le récit bref : un agrément de la presse quotidienne

Les six récits brefs réunis dans cette édition ont d'abord été publiés, individuellement, dans des revues ou des journaux. « Histoire d'une fille de ferme » (*Revue bleue*, 1881), « Le Saut du berger » (*Gil Blas*, 1882), « Histoire vraie » (*Le Gaulois*, 1882), « Miss Harriet » (*Le Gaulois*, 1883), « Toine » (*Gil Blas*, 1885) et « Le Père Amable » (*Gil Blas*, 1886) ont paru successivement, avant d'être assemblés dans différents recueils de contes et de nouvelles, comme *La Maison Tellier* ou *La Petite Roque*. « Toine » et « Miss Harriet », deux récits phares, ont été choisis comme pièces liminaires pour les deux recueils auxquels ils ont donné leur nom.

La presse de l'époque, soucieuse d'offrir à ses lecteurs de courtes fictions – reflets réalistes des événements divulgués dans la colonne des faits divers –, a favorisé de façon significative la production du genre narratif bref. La société, elle-même en pleine mutation industrielle, a développé des habitudes nouvelles de

lecture et apprécie ce format digeste, rapidement consommable, qui lui offre sa dose quotidienne d'évasion vraisemblable. Jules Lemaitre¹, dans son ouvrage *Les Contemporains*, paru en 1886, salue la renaissance de la forme narrative brève, sans trop savoir comment la nommer : « Nous sommes de plus en plus pressés ; notre esprit veut des plaisirs rapides ou de l'émotion en brèves secousses : il nous faut du roman condensé, s'il se peut, ou abrégé si l'on a rien de mieux à nous offrir. » Entre 1880 et 1890, profitant de l'inépuisable manne quotidienne que représente cette demande journalistique, Maupassant a publié plus de trois cents contes ou nouvelles, tantôt dans des journaux conservateurs, comme *Le Gaulois*, de sensibilité monarchique, tantôt dans la presse d'obédience républicaine comme *Gil Blas*. Il a révélé son talent dans cet art de la chronique fictive lui permettant, en quelques pages, de souligner les injustices de la civilisation contemporaine et de dénoncer les grands fléaux qui menacent la société : la guerre, l'impérialisme, l'arrivisme des milieux administratifs parisiens, le matérialisme primaire des paysans ou la condition des femmes.

À la croisée des genres

Rien, à l'origine, ne prédispose Maupassant à adopter ce genre dont la concision est la formule, ses débuts sous l'égide de l'ermite de Croisset² étant placés sous le signe de la poésie et de la muse lyrique. Il a d'abord versifié à la mode parnassienne sous l'œil un peu sceptique de son mentor, en célébrant les

1. **Jules Lemaitre** (1853-1914) : écrivain et critique littéraire réputé de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle.

2. C'est ainsi que l'on désigne Flaubert, qui, à la suite d'une maladie nerveuse, s'installa en Normandie à partir de 1846 pour mener une vie très solitaire et créatrice.

charmes bucoliques de la nature. Cette première inspiration tarie, c'est vers Melpomène et Thalie, les muses dramatiques, qu'il s'est tourné. En 1874, il confie à sa mère un projet de mélodrame : il y est question d'un jeune couple dont l'union est compromise par la naissance illégitime de l'homme. D'autres projets de pièces ont suivi, aux titres suggestifs comme *Musotte* ou *Histoire du vieux temps*, mais les illusions poétiques et théâtrales de Maupassant ont été déçues. C'est avec « Boule de suif », la nouvelle réaliste publiée en 1880 dans le recueil-manifeste des *Soirées de Médan*, que Maupassant est consacré écrivain à part entière. Ce récit, évoquant la défaite de 1870 et dont Flaubert dit que c'est « un chef-d'œuvre de composition, de comique et d'observation ¹ », lui vaut une franche reconnaissance et l'admiration de ses pairs. Grisé par le succès et séduit par l'argent facile que représente la publication dans la presse quotidienne, Maupassant collabore pendant plus d'une décennie aux journaux de son temps, trouvant dans ce travail de commande et la contrainte de son format une grande stimulation. La nouvelle et le conte se révèlent le creuset idéal d'appétits littéraires hétéroclites : l'auteur y réconcilie son goût du théâtre et son affinité pour la prose poétique. « Toine », « Le Père Amable » et « Miss Harriet », organisés en trois chapitres, obéissent en effet à une loi de composition dramatique ; à l'exposition du drame succède le nœud de l'action, qui se résout par un dénouement en forme de chute. Cette tripartition impeccable s'accompagne de croustillants dialogues qui restituent le patois normand et la truculence du verbe paysan : on songe au Pierrot et à la Charlotte du *Dom Juan* de Molière en écoutant les cha-

1. Lettre de Flaubert à sa nièce Caroline, 1^{er} février 1880. Dans une lettre à Maupassant, datée du même jour, il écrit : « Mais il me tarde de vous dire que je considère "Boule de suif" comme un chef-d'œuvre. Oui ! Jeune homme ! Ni plus, ni moins, cela est d'un maître. C'est bien original de conception, entièrement bien compris et d'un excellent style. Le paysage et les personnages se voient et la psychologie est forte. Bref, je suis ravi ; deux ou trois fois j'ai ri tout haut. »

mailleries de Toine et de sa Xanthippe¹ d'épouse. Dans « Miss Harriet » ou dans « Le Père Amable » sont également décelables des moments de lyrisme paysager, dont l'inspiration bucolique, loin des exercices de style virgiliens des débuts, s'est muée en une véritable écriture picturale, tantôt impressionniste tantôt vériste². Comment ne pas reconnaître dans la description inaugurale du « Père Amable » la touche d'un Jean-François Millet³, le peintre des travaux paysans ?

[...] L'odeur de l'automne, odeur triste des terres nues et mouillées, des feuilles tombées, de l'herbe morte, rendait plus épais et plus lourd l'air stagnant du soir. Les paysans travaillaient encore, épars dans les champs, en attendant l'heure de l'Angélus qui les rappellerait aux fermes dont on apercevait, çà et là, les toits de chaume à travers les branches des arbres dépouillés qui garantissaient contre le vent les clos de pommiers.

Au bord d'un chemin, sur un tas de hardes, un tout petit enfant, assis les jambes ouvertes, jouait avec une pomme de terre qu'il laissait parfois tomber dans sa robe, tandis que cinq femmes, courbées et la croupe en l'air, piquaient des brins de colza dans la plaine voisine. D'un mouvement leste et continu, tout le long du grand bourrelet de terre que la charrue venait de retourner, elles enfonçaient une pointe de bois, puis jetaient aussitôt dans ce trou la plante un peu flétrie déjà qui s'affaissait sur le côté ; puis elles recouvraient la racine et continuaient leur travail (p. 112-113).

Les teintes brunes, la composition dynamique qui détache le groupe des paysannes sur l'arrière-plan vespéral rappellent

1. Xanthippe, la femme de Socrate, était, selon la légende, une véritable mégère que le philosophe aurait épousée afin d'éprouver sa patience.

2. **Vériste** : ici, synonyme de réaliste.

3. **Jean-François Millet** est un peintre français, né en 1814 à Gréville, dans la Manche, et mort en 1875 à Barbizon. Proche des écrivains paysagistes de l'école de Barbizon, il peignit essentiellement les travaux et les occupations familiales des paysans de son époque.

les toiles austères du peintre de Barbizon, *Les Glaneuses* ou *L'Angélus*. Au début de « Miss Harriet », c'est dans la palette d'un Claude Monet que Maupassant semble avoir trempé sa plume à l'occasion des notations botaniques qui parsèment la nouvelle : « Nous étions en mai ; les pommiers épanouis couvraient la cour d'un toit de fleurs parfumées, semaient incessamment une pluie tournoyante de folioles roses qui tombaient sans fin sur les gens et sur l'herbe » (p. 81). Henri Mitterand saluait, dans le roman *Une vie*, la puissance sensorielle des évocations de la campagne normande : « Nul ne sait, comme Maupassant, faire surgir chez le lecteur des visions de chemins détremvés, gorgés d'eau et de boue, d'hiver dégoulinant, de ciel "crevé, se vidant sur la terre, la délayant en bouillie, la fondant comme du sucre" ¹ ». La centaine de contes qui puisent leur inspiration dans le terroir cauchois méritent sans conteste le même éloge. L'incroyable gamme des contes normands permet de célébrer, outre les glacis brumeux des mortes saisons, les chatoyantes couleurs de l'été et les éveils primesautiers de la nature. Mais la plume de Maupassant, digne des plus grands peintres impressionnistes ou réalistes, n'est pas seulement remarquable par sa plasticité picturale. Dans ces miniatures de récit se trouve, outre la matière du dramaturge, la minutie du sociologue.

Le monde rural du pays cauchois

Sans prétendre à l'ampleur du champ social couvert par *La Comédie humaine* de Balzac, les contes et nouvelles de Maupassant offrent un prisme varié de la société. Dans ces instantanés d'écri-

1. Henri Mitterand, préface à *Une vie*, Albin Michel, 1983.

ture, l'auteur radiographie les tumeurs malignes des corps sociaux qui l'entourent. Dans « La Parure », « Les Épingles » ou « L'Héritage », il brocarde la futilité des mœurs citadines, la rapacité des employés dans leur milieu professionnel, la vanité d'un Paris possédé par le besoin de richesse. Dans « La Mère sauvage », « Deux Amis », ou « Le Condamné à mort », il dépeint la barbarie de la guerre, l'absurdité militaire et la passion de la vengeance qui diffusent leur macabre influence dans les plus paisibles recoins de France. Dans « Le Gueux », « Le Petit Fût » ou « La Rempailleuse », il brosse le tableau d'une paysannerie normande dénuée de toute civilité, gangrenée par la misère et l'avarice, l'intérêt et la cruauté. Paris, la guerre, la Normandie ne sont pas les seuls thèmes de prédilection de Maupassant : il explore également la veine fantastique dans « Sur l'eau », « La Peur » ou « La Chevelure », qui entretiennent l'illusion de l'irrationnel et le sentiment de la peur jusqu'à ce que leur chute, inattendue, restitue au phénomène observé une explication logique. Qu'il aborde donc des continents aussi divers que ceux de l'angoisse, de la campagne normande, des faubourgs parisiens et de la guerre, Maupassant ne se départit jamais d'une volonté réaliste : la littérature, dans ses formes narratives brèves, doit susciter l'illusion de la vérité et produire sur son lecteur un effet de vraisemblance troublant.

Les six textes de notre édition, « Histoire d'une fille de ferme », « Le Saut du berger », « Histoire vraie », « Miss Harriet », « Toine » et « Le Père Amable », appartiennent tous à l'univers de la ruralité normande. À l'instar de Zola qui fait entrer l'ouvrier en littérature et démocratise le roman en recrutant ses personnages dans des sphères sociales bannies de toute représentation littéraire par les romantiques, Maupassant introduit l'identité paysanne au cœur de nombre de ses récits. Avant lui, George Sand, dans *La Petite Fadette* ou *La Mare au diable*, n'avait donné de la vie champêtre que des images pittoresques, véritables chromos idéalisés pour citadins en mal de terroir berrichon. Balzac, dans *Les Paysans*

LE MAÎTRE

Oh moi... ça peut attendre ton retour...

© Scénario Dominique Garnier / Jour d'hui Mitchell productions.

1. Un début *in medias res* caractérise un récit qui commence de façon vivante et intempestive en plongeant le lecteur au cœur des événements. Comparez la séquence 1A du scénario d'*Histoire d'une fille de ferme* avec le début de la nouvelle. Pour lequel de ces textes peut-on parler d'un début *in medias res*? Selon vous, comment s'explique ce choix?
2. Quelles circonstances ont changé dans l'adaptation du *Père Amable* par rapport à la nouvelle de Maupassant? Une raison pratique peut-elle expliquer le choix du scénariste?
3. Dans le texte du scénario, de façon générale, le discours descriptif occupe une moindre place que dans le récit de l'écrivain. Par quoi est-il systématiquement remplacé?
4. Dans l'adaptation du dialogue entre Césaire et le curé (*Le Père Amable*, séquence 13), le personnage de la bonne du curé est remplacé par un enfant de chœur. Ce détail change-t-il profondément la scène? Montrez comment le scénariste, fidèle à Maupassant, suggère que Césaire s'adresse au curé par intérêt et non par religion véritable.
5. Comment s'appelleraient, dans un texte théâtral, les remarques qui informent le lecteur des attitudes qu'ont les personnages, comme celle que l'on trouve dans la séquence 34 du scénario d'*Histoire d'une fille de ferme*: « ils ne savent plus quoi se dire et se lancent de petits regards »?
6. Selon vous, peut-on définir un scénario comme un récit abrégé dont on aurait remplacé la plupart des descriptions par des dialogues?

Création maquette intérieure :

Sarbacane Design.

N° d'édition : L.01EHRN000458.N001

Dépôt légal : février 2015

Imprimé en Espagne par Novoprint (Barcelone)